

Chapitre VII **L'AMALGAME**

Les données psychologiques de l'amalgame. – Le tableau des Unités F.F.I. rattachées à la 1^{re} Armée. – Les difficultés matérielles à vaincre. – Diversité des solutions. – Le résultat.

Extrait n°1 : pages 179 à 183

Le problème de « l'amalgame » était fort complexe et délicat, mais il ne nous prenait pas au dépourvu.

J'ai dit brièvement dans le premier chapitre de ce livre, le soin que nous avons mis en Algérie à créer par avance, dans la mesure du possible, les conditions morales et psychologiques d'une rapide compréhension entre notre armée reconstituée outre-mer et les forces combattantes de la Résistance intérieure. Tel avait été, je le rappelle, l'objet essentiel de l'École des Cadres de Douera. Son action n'avait pu évidemment s'étendre que sur une fraction des officiers et sous-officiers appartenant aux divisions stationnées en Afrique du Nord, à l'exclusion de leurs camarades engagés dans la campagne d'Italie. Mais son influence avait suffi pour répandre un certain état d'esprit et pour ébaucher les rudiments d'une « doctrine ».

C'est à Lyon, au lendemain de la libération de cette ville, que j'eus pour la première fois l'occasion d'en exprimer publiquement les grandes lignes. Interrogé par une rédactrice du journal *Le Patriote*, connue alors sous le pseudonyme de *Nicole* qu'elle avait brillamment porté dans la clandestinité et qui n'était autre que Mme Madeleine Braun, je résumai ma position dans des termes dont il n'est peut-être pas superflu de reproduire l'essentiel :

« Jamais, disais-je, nous ne ferons une absorption pure et simple des F.F.I. ... Il est indispensable de conserver leur nom, leur mystique et la fierté de leurs groupements... Étant données les circonstances actuelles de notre armée de guerre, il ne faut pas changer sa structure. Individuellement ou en corps constitués, les groupes F.F.I. conservant leur particularisme viennent volontairement s'intégrer dans notre armée... Dès que les conditions le permettront, il y aura une synthèse à réaliser avec ce qu'ils représentent et ce que nous représentons, avec la plus généreuse compréhension des uns et des autres... À tous les mérites, à toutes les qualités de combattant qu'ils ont acquis dans la vie du maquis, nous leur demandons d'ajouter un effort d'ordre et de discipline, afin que le pays reconnaisse déjà en eux une part reconstituée de l'armée de demain. »

Et mon interview se terminait par ces mots :

« À aucun prix, nous ne devons décevoir ces hommes et laisser s'éteindre cette flamme admirable qui s'est allumée. Par conséquent, tout de suite ces garçons des F.F.I. peuvent former des unités supplétives venant au combat avec notre armée régulière. J'insiste sur ce fait que ce ne peut être une intégration dans l'avenir, mais une synthèse où ils garderont leur particularisme et leur autonomie. Rien ne pourra être fait dans l'avenir, la France nouvelle ne pourra pas se sculpter sans avoir dans sa propre matière cette glaise faite de toutes les douleurs, de cet instinct de conservation de la race et de la grandeur française. »

J'avais tenu à affirmer explicitement la nécessité de la compréhension réciproque car telle était bien la condition première de toute réalisation effective.

L'armée « régulière » était justement fière de sa tenue, de sa discipline et de sa force. En règle générale, les grades y avaient été acquis chèrement et les récompenses y avaient été

rare. Les préoccupations politiques, un moment soulevées par le grand drame de l'Obéissance, avaient été fondues au creuset de la guerre, menée avec une ardeur unanime et un loyalisme total. Le sens du devoir, sous toutes ses formes, y était exceptionnellement vif et une profonde fraternité d'armes s'y associait intimement au respect de la hiérarchie : en bref, rien qui fût moins « naphthaliné » que cette armée, mais rien non plus qui fût plus représentatif des valeurs militaires traditionnelles.

Telles n'étaient point, telles ne pouvaient pas être les caractéristiques des unités F.F.I. Condamnées à naître et à vivre dans le secret, mises hors la loi par l'ennemi et par ses complices, elles avaient surtout développé des vertus militaires révolutionnaires, celles des partisans. Par la force des choses, la personnalité des chefs avait joué un rôle déterminant et avait imprimé chaque maquis d'un sceau différent. Leur trait commun était l'audace, alliée à l'esprit d'indépendance.

Il était fatal que la communauté d'idéal patriotique ne fût pas à elle seule suffisante pour empêcher les réticences mutuelles obligatoirement engendrées à l'origine par des tendances, toutes valables ou, en tout cas, respectables en soi, mais par nature divergentes. De part et d'autre, des réserves étaient à vaincre.

Pour nos régiments débarqués, l'extrême variété des organisations F.F.I., leur discipline au moins particulière, la diversité de valeur de leurs groupements, la pauvreté de leur équipement, la criante insuffisance de leur armement et de leur matériel, l'hétérogénéité de leur encadrement, la facilité avec laquelle avait souvent été attribués les grades supérieurs et, dans certains cas, le caractère ostensiblement politique de leurs aspirations heurtaient le sens militaire classique de beaucoup d'officiers - dont quelques-uns exagéraient par réaction - leur rigueur réglementaire. Objectivement d'ailleurs, la plupart de ces faits, qui étaient autant d'obstacles opposés à une harmonie spontanée, rendaient malaisé l'emploi des formations maquisardes dans le cadre bien tracé de nos unités.

À l'inverse, il serait contraire à la vérité d'imaginer que les F.F.I. se sentaient tous attirés vers l'armée par un penchant irrésistible. Beaucoup, certes, ne demandaient qu'à s'unir à elle de la façon la plus intime. Mais un certain nombre, parmi les chefs surtout marquaient une froideur qui, chez quelques-uns allait jusqu'à l'hostilité. La part qu'ils avaient prise aux combats libérateurs ne les incitait pas seulement, et à juste titre, à vouloir conserver leur individualité. Leurs succès, appréciés souvent avec une optique locale, établissaient à leurs yeux l'excellence du système militaire que les circonstances les avaient amenés à bâtir, et qu'ils entendaient substituer au système traditionnel, considéré comme périmé.

Abstraction faite de toute arrière-pensée personnelle, quelques-uns estimaient être qualifiés – et seuls qualifiés – pour doter la France de son armée nouvelle, faite à l'image des maquis. L'un de ces chefs, parmi les plus importants, commençait une « Instruction provisoire sur l'Organisation générale des F.F.I. » par cette phrase révélatrice : « Les Forces Françaises de l'Intérieur doivent donner naissance à l'Armée Française. » A l'heure où les hommes de nos divisions approchaient Dijon, une telle formule, qui semblait faire fi et de la gloire qu'ils venaient d'acquérir et même de leur existence, ne pouvait leur être agréable, pas plus que ne leur plaisaient certains articles publiés par des journaux contrôlés par des F.F.I. et qui exhalaient sans nuances un relent d'antimilitarisme avivée par la rancœur laissée par la défaite de 1940 et la passivité de novembre 1942.

D'autre part, la comparaison entre les puissants moyens dont étaient dotées nos divisions et ceux qu'avec tant de peine avaient réussi à se constituer les maquis créait chez ceux-ci un sentiment d'envie bien compréhensible et un complexe d'infériorité qui se mariait curieusement avec cette propension doctrinale à incarner les forces de l'avenir.

Enfin, il faut bien reconnaître que souvent les régions Militaires en voie de reconstitution n'entendaient pas se dépouiller des bataillons qu'elles arrivaient à mettre sur

pieu au prix des plus grands efforts et dont la présence sur leur territoire garantissait seule le maintien de leur autorité.

Qu'on me comprenne bien : en tout ceci, je ne juge pas ; j'analyse, avec une froideur voulue, mais nullement excessive. Et les divers éléments de cette analyse sommaire et sans passion établissent pour le moins que le succès de l'amalgame n'était pas obligatoire.



Mais ce succès, je le voulais de toute mon âme parce que je le savais nécessaire. Nécessaire, il l'était matériellement parce que notre Armée avait besoin d'accroître ses effectifs et, pour commencer, de les maintenir en comblant ses pertes, en remplaçant ses Noirs inadaptés au climat hivernal de l'Est et en relayant l'Afrique du Nord arrivée à l'extrême limite de ses possibilités. Nécessaire, il l'était moralement parce que la jeunesse de France avait le droit de prendre part de la façon la plus active à une guerre qui fixait son avenir et dont il eût été inadmissible qu'elle fût seule à ne pas porter le poids, alors que, sur notre sol même, les jeunes de notre Empire et du monde anglo-saxon se sacrifiaient généreusement. Nécessaire, il l'était encore parce que le dynamisme et la générosité admirables de cette jeunesse révélée par la Résistance n'étaient dus qu'à la France et qu'il eût été impardonnable qu'ils fussent inemployés, gâchés, ou pire encore, utilisés pour des aventures. Enfin, il y allait de l'avenir de notre armée et de son unité – mieux encore de l'avenir des rapports entre l'Armée et la Nation.

Il fallait donc capter ces deux courants également vigoureux pour les associer, rapprocher les deux tendances pour les enrichir l'une par l'autre. C'était une croisade à entreprendre qui exigeait imagination, persuasion ... et autorité.

L'entreprise était sans précédent. Cent fois, l'Armée avait dû admettre dans son sein les éléments les plus disparates et forger des régiments homogènes avec des soldats différents par l'âge, la formation et les opinions. Au fond, c'est là son rôle permanent et la reconstitution de nos forces en Afrique du Nord venait d'exiger sur une grande échelle le recours à ce « brassage ». Par contre, jamais l'Armée n'avait eut à faire une place à des unités constituées pratiquement en dehors d'elle, par des cadres en majorité improvisés, avec un esprit original, et selon des méthodes propres qu'il importait de respecter.

Pour cet amalgame organique, si je puis dire, il n'existait aucun gabarit préconçu et il eût été infiniment dangereux de chercher à en établir un d'après des données théoriques. Seul un empirisme, souple comme la vie, pouvait dégager des solutions valables et offrir peu à peu une traduction sincère des principes que nous voulions appliquer.



(...)

Extrait n°2 : pages 203 à 204 (conclusion du chapitre sur l'amalgame)

J'aurais voulu pouvoir mettre dans cet exposé plus de couleur et de chaleur. Car on ne peut rien imaginer de plus chaud ni de plus coloré que ce passionnant et long effort accompli pour capter une force toute vibrante et tumultueuse sans la déformer et pour l'amener – avec des moyens infimes – à se dépasser elle-même sans se perdre.

Ce fut une bataille. Bataille contre les routines, les partis pris, les intransigeances. Bataille contre la pénurie, l'anarchie, la facilité. Et ce fut une victoire – peut-être celle qui m'a donné le plus de joie parce qu'elle fut une victoire de l'esprit de synthèse et de la fraternité française...

Elle exigea ténacité, ingéniosité et foi. Foi surtout car le scepticisme des uns rejoignait l'hostilité des autres. Je pourrais dire le nom de tel de mes divisionnaires qu'il me fallut ramener vigoureusement dans la ligne et celui d'un colonel F.F.I. qui eût été heureux de trouver parmi ses hommes un volontaire pour m'abattre. Quelques semaines plus tard, ce divisionnaire était l'apôtre le plus convaincu de l'amalgame et ce colonel, l'ami le plus chaleureux. Ainsi les cas d'exception se fondirent bientôt au milieu d'une immense bonne volonté générale, d'une ferveur que ne découragèrent pas de longues attentes, des impatiences impossibles à satisfaire, ni même la sanglante réalité des premiers engagements à armes inégales.

Je sais qu'on m'a parfois reproché mes « faiblesses » pour les F.F.I, le temps que je leur consacrais et jusqu'aux nuits passées à recevoir des colonels de vingt-huit ans ... Il est vrai qu'il m'est arrivé, dans le même temps, d'en faire attendre de plus chevronnés. Mais ceux-ci étaient des privilégiés qui faisaient la guerre – magnifiquement – avec ce qu'il fallait pour la faire. Et les autres étaient des « mal lotis » à convaincre ou à reconforter, ombrageux souvent, insuffisants quelque fois, généreux presque toujours, derrière lesquels s'étaient groupée une jeunesse héroïque et pure, l'élite même de notre adolescence qui, volontairement, voulait se battre sans chaussures et presque les mains nues.

Pourquoi m'excuserais-je d'avoir eu pour eux de la tendresse, de l'admiration ? Leur attitude a prouvé que j'avais eu raison de leur faire confiance.

Car ces garçons venus de la Résistance, dont la plupart n'avaient pas vingt ans, ont été splendides. On verra bientôt ce qu'ils se montrèrent capables d'accomplir – et Dieu sait dans quelles conditions ! – dans les Vosges d'abord, puis en Alsace et, avec une maîtrise grandissante, jusqu'à la fin de la campagne. Et l'on verra du même coup comment s'est affirmée, avec une vigueur que les années écoulées ne font que renforcer, l'âme commune de l'Armée « Rhin et Danube », née de l'amalgame intime et fraternel de nos 250 000 soldats venus de l'Empire et de nos 137 000 F.F.I.